

L'EXODE DE 1940 A COULOISY

Voici d'après des souvenirs de famille comment se sont effectués le départ devant l'invasion allemande, puis le retour.

Dans la nuit du 8 au 9 mai 1940, un très violent bombardement visible de la mansarde de la maison s'abat sur Choisy-au-Bac : l'invasion allemande est commencée. Dès le lendemain, nous voyons passer sur la route (nationale 31) des voitures automobiles surchargées. Quand ce flux s'est écoulé, arrivent les premières voitures hippomobiles. Etonnés, quelques habitants interrogent certains de ces pauvres gens : ce sont des Belges et des Luxembourgeois qui fuyent l'invasion allemandes. Dans tous ces convois mêlés sans intervalles, cyclistes sur leur vélo ou à pied tant leur machine est chargée de paquets, piétons, voitures à bras, poussettes, voitures d'enfants, tout ce qui peut rouler est chargé à craquer. Tous sont fatigués, la mine triste et faisant pitié. Dans toute cette foule passent des motocyclistes très souriants : le bruit court que ce sont des espions.

Le flot des voitures, des cyclistes, des piétons augmente sans cesse, toujours plus serré jusqu'au jour où ces réfugiés nous apprirent qu'ils venaient de Soissons, et nous prédirent que nous ne tarderions pas à partir. Alors ce fut la panique dans Couloisy. Les possesseurs d'autos commencèrent à partir... à la suite des autres. Nous-mêmes nous faisons nos paquets, entassant le plus possible de linge pensant emporter tout cela sur une voiture à bras comme tant d'autres.

Le samedi 18 mai nous voyons arriver soudain mes beaux-parents de Camelin qui se trouve à 20 kilomètres au nord et qui viennent d'être frolés par les colonnes allemandes qui prennent la France en écharpe pour se ruer vers Dunkerque et la mer du Nord. Mes beaux-parents se croyaient sauvés d'avoir pu passer l'Aisne avec une grande voiture charretière attelée de trois chevaux.

Le lendemain 19 mai, après la toilette et le déjeuner à la hâte, nous chargeons la voiture de toutes nos affaires ensachées les jours précédents, matelas, literies et même un bidon de 10 litres d'huile accroché au dernier moment. Ma belle-mère se hisse sur la voiture à l'arrière des chevaux, puis maman, ma soeur et ma petite fille de 10 ans avec sa poupée se juchent sur tous les colis essayant de se caler le mieux possible pour ne pas tomber. Mon père, ma jeune belle soeur et moi-même suivons à vélo. Mon beau-père et mon beau-frère conduisent les chevaux, tandis que trois chiens attachés à la voiture complètent le cortège.

Nous voilà donc partis, cahotant parmi les autres réfugiés et passant devant les villageois étonnés comme nous l'étions la veille. Tout le long du chemin nous apercevions des soldats français ; chacun se demandait ce qu'ils faisaient là. Quand nous les questionnions, ils nous disaient n'avoir reçu aucun ordre et se demandaient également ce qu'ils faisaient là.

Nous fûmes mitraillés entre Pierrefonds et Morierval.

A Gilocourt nouveau mitraillage. Nous nous étions mis à l'abri dans une grange très sombre où nous trébuchions sur les instruments aratoires recouverts de paille. Les femmes étaient prises de peur car par la porte entrebâillée nous avons assisté à plusieurs combats entre avions. Nous essayons de nous rassurer, mais le bruit des canons tirant sur les avions descendant en piqué ne pouvait nous ôter cette peur...

(Laissons nos voyageurs continuer leur route qui les conduira dans la Mayenne. Ils y furent rejoints par les troupes allemandes qui les autorisèrent à rentrer chez eux. Retrouvons les sur le chemin du retour.)

"Arrivés vers la clairière de l'Armistice, les chevaux se mirent à marcher plus vite sentant qu'ils étaient dans leur contrée. Un peu plus loin, ce furent les chiens, malgré leurs pattes enflées qui se mirent à tirer de plus en plus sur leur chaîne. Enfin vers 12 heures, le 7 juillet 1940, nous sommes arrivés à la Motte et là nous avons appris que notre maison n'avait pas brûlé. A 12 heures, nous étions chez nous.

Notre pays avait souffert des bombardements. Il était vide et ce vide se sentait : nous étions la cinquième famille qui rentrait. Mais notre maison était là debout devant nous. Toutes les portes étaient ouvertes, la plus grande, celle de la cour avait disparu. La voiture était en partie découverte, l'intérieur pillé, le reste sens dessus-dessous et en partie recouvert de paille, mais la maison était là. Et nous étions dedans.

Mon père a eu le coeur serré en voyant ses clapiers vides des lapins qu'il avait lâchés au moment du départ et son jardin rempli d'herbes. Mais c'était peu de choses à côté de ce que nous avions enduré. Petit à petit, nous avons rangé. Le lendemain nous avons fermé les portes des maisons dont les habitants n'étaient pas encore rentrés. Peine perdue, chaque jour les portes étaient réouvertes, sans doute par les réfugiés qui continuaient de passer.

Nous avons retrouvé notre lit ce qui ne fut pas le cas de nos plus proches voisins qui retrouvèrent leur maison incendiée. Plusieurs maisons du village avaient subi le même sort, d'autres étaient éventrées par les obus et

toutes plus ou moins découvertes. Plusieurs excavations dues aux bombes se trouvaient en face de la maison, une dans le chemin, deux autres dans le jardin. Dans le jardin se trouvait encore un abri, sous lequel nous avons pu découvrir, quand nous avons pu le démolir la grande porte métallique du jardin. Une barricade en travers du chemin était faite avec une grosse moissonneuse et d'autres matériels aratoires.

Pas de commerçant ; seul le boulanger faisait un pain presque immangeable car il n'avait pas de levain. Il nous restait heureusement un peu de ravitaillement, puis le riz destiné à la nourriture des poules que nous avons retrouvées un peu éparpillées, un demi-sac de lentilles sentant un peu le renfermé trouvé dans une grange où des soldats français avaient été prisonniers. Dans cette grange s'amoncelaient pêle-mêle des habits militaires, des fusils encore dans leurs caisses, des vêtements de femmes et d'enfants sur au moins 1 m 50 d'épaisseur. Beaucoup de choses étaient marquées de l'étiquette de Colmar.

Nous guettions chaque jour le retour des habitants. Après être restés seuls pendant une huitaine de jours, nous vîmes arriver les ouvriers de la ferme et les quelques habitants partis avec eux. Peu à peu tout le monde rentre et la vie reprit au village.

Sources : Archives familiales de M. Jacques BARRES, sociétaire - (St Denis)


Noyon le 8 juin 1948

Monsieur le Préfet

Monsieur je vous fait parvenir cette lettre pour vous signaler les pertes que j'ai endurées lors de la guerre ses 2 matelas, 2 paire de draps, 2 lits, une cuisinière, 1 buffet cuisine, 1 table, 1 chaise, tous les outils de menuiserie, une voiture enfants, tous notre vaisselle et notre linge de cuisine nos 4 couvertures, un trépan

espérant Monsieur que vous ferez le nécessaire pour que je puisse rentrer dans ce que bon me prie et que j'aurai une réponse la plus vite possible

Preuve Monsieur mes Salutations et mes Remerciements
de Paris. Noyon



Monsieur le Préfet
de Noyon à Beauvais
service des dommages de guerre

Beauvais
Aisne

R NOYON
420